

Pour une pensée québécoise

André Major

Volume 1, numéro 1, 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600210ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600210ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (1970). Pour une pensée québécoise. *Voix et images du pays*, 1(1), 121–128. <https://doi.org/10.7202/600210ar>

Pour une pensée québécoise

À lire les essayistes canadiens-français qui ont réfléchi sur l'existence, c'est-à-dire sur notre existence, on a l'impression qu'ils étaient contraints, obligés, pour exprimer leur vision propre, de se soumettre à des structures philosophiques qui, au fond, les gênaient. J'ai parlé de réflexion plutôt que de pensée, car il est bien évident qu'étant donné la situation qui était la leur et qui n'a pas profondément changé, il leur était impossible de « penser l'être », de fonder une métaphysique, occupés qu'ils étaient à réfléchir sur les conditions immédiates de l'existence collective.

On peut affirmer, sans présomption, que c'est très récemment que notre pensée, se dégageant peu à peu de ce qui contrariait son mouvement propre, devient nationale, c'est-à-dire québécoise. La lecture d'Edmond de Nevers, par exemple, nous a permis de mesurer la distance entre la pensée canadienne-française et la pensée actuelle qu'il nous plaît de qualifier de québécoise. Ce qui ressort de la première, c'est d'abord un dualisme foncier : la vision est toujours « idéale » et ne se conforme qu'impar-

faitement à la réalité, comme si un secret impératif interdisait à la pensée de renoncer à ses formes anciennes pour n'obéir qu'à sa nécessité créatrice. On peut dire que cette pensée se réfugiait dans le confort de la pensée européenne d'avant la Révolution. Fondée sur l'ordre et la mesure, elle devenait très rapidement une idéologie implacable. Tout s'est passé comme si, face à une réalité nouvelle, à des hommes nouveaux, le penseur, de même que le créateur, avait refusé l'effort d'un renouvellement, sans doute parce que, en lui-même, l'instinct de conservation avait jugulé celui de l'aventure. Ainsi que les sédentaires qui voyaient dans les coureurs de bois des êtres maudits, les écrivains cultivaient leur âme à la française, peu soucieux, semble-t-il, de ne produire qu'un semblant de pensée. Mais s'ils fuyaient le « risque de penser », c'est qu'ils étaient naturellement solidaires d'un ordre dont parfois ils osaient prudemment révéler les failles, toujours sans remettre en question le fondement même de cet ordre. Leur attitude avait quelque chose de schizophrénique en ce sens que, voyant la réalité, ils refu-

saient de l'assumer au nom d'une réalité idéale qui était française et dont ils entretenaient la nostalgie. C'est pour-quoi un Joseph-Charles Taché, dans ses *Forestiers et Voyageurs* ⁽¹⁾, après avoir fait dire au père Michel des choses qu'il juge inconvenables mais qui sont vraies, s'empresse de moraliser et de justifier plus ou moins adroitement les égarements de ce bon chrétien qui sans doute se laissait aller à croire aux diableries de ses amis indiens. Pourtant, Taché désirait que naisse une littérature nationale et il savait que cette naissance ne serait possible qu'à la condition de puiser aux sources vives de la personnalité canadienne, que le voyageur incarnait parfaitement. C'est dans la conscience qu'il avait de cette réalité qu'on découvre le mal. Car, tout en se nourrissant du réel, il s'en écarte radicalement dès qu'il s'agit d'assimiler cette expérience du réel. Pour lui, le réel est un élément pittoresque, la vérité immuable demeurant le petit catéchisme, même si les êtres qu'il décrit l'ont pratiquement répudié. On sait que les voyageurs, les forestiers, les coureurs de bois, loin d'apporter aux tribus « sauvages » le message chrétien et l'ordre français, cédaient aux attraites du « libertinage » pratiqué par elles, ce qui, somme toute, était normal puisque cette nouvelle race d'hommes épris d'espace et de liberté

se libérait de cette façon des contraintes sociales et religieuses qui leur avaient jusqu'alors coupé les ailes, si je puis dire.

Il y a donc, d'une part, une forme nouvelle d'existence, contraire à la morale officielle, et de l'autre un réflexe psychologique qui nie la validité d'une existence autre que morale. Chez le créateur canadien-français se développe donc un dualisme que nous tentons encore très péniblement de détruire en nous. Il est évident chez Taché où le narrateur, loin d'épouser le réel, le repousse hors de lui, l'extirpe de lui-même, pour en nourrir l'âme de ses personnages. Il joue à l'observateur objectif, mais l'est-il vraiment, objectif ? Il ne l'est, à dire vrai, que dans la description crue des faits, infirmée ou dénaturée par une attitude moralisatrice. Soumis à une morale abstraite, il refoule l'instinct créateur au profit d'une instance qu'il lui croit supérieure. Longtemps le créateur sera la victime de cette profonde dissociation que quelques-uns seulement parviennent à surmonter. Car ce qui se passe, c'est que ce dualisme se métamorphose, dupant ceux qui prétendaient en être délivrés. Le contenu de la morale change, mais il s'agit encore d'une abstraction qui aliène le créateur de son dynamisme intime, qui le sépare du réel. Ce phé-

(1) Montréal, Fides, 1964.

nomène se produit même chez des écrivains qui tentent de conquérir leur intégrité et de n'avoir avec le réel qu'une pure relation créatrice. Prenons l'expérience du joul, qui est un cas exemplaire. En écrivant joul, c'est-à-dire en recourant au langage du réel québécois, on détruit la distance entre le personnage et le narrateur ; cela va parfois jusqu'à la confusion entre le narrateur et le personnage. Réaction qui, sur le plan psychologique, indique une volonté d'unification de l'être et de l'âme. Mais ce remède peut n'être qu'une drogue, si la volonté d'unification demeure « littéraire » et non pas réalisée collectivement. Entre la rue et nous-mêmes, entre le paysage et l'âme, entre l'acte et la pensée, un accord se crée, une harmonie se dessine, en dépit d'un refus fondamental du sens de cette réalité que nous voudrions bien inverser. Car ce n'est pas l'être qui est nié, mais plutôt l'impuissance qui le caractérise. Être minoritaire, être défini en fonction d'une survivance qui a fini par signifier euthanasie, l'être canadien-français, pour passer de l'impuissance au pouvoir, devra renoncer à la part de lui-même qui a cessé de le nourrir, et devenir Québécois, c'est-à-dire se fonder sur la volonté de puissance qui est l'expression première de sa volonté d'existence. Craint-on, par lâcheté, de recourir au langage de la possession, du pouvoir ? À entendre les esprits libéraux, Jean

Lemoyne en tête, il faut nous délivrer de nous-mêmes ; il y a là une vérité que je ne contesterai pas, mais une fois qu'on s'est purgé, allégé du poids de ses péchés, pour reprendre un langage que nous connaissons bien, que reste-t-il ? Adorer l'étranger, c'est, on le sait trop, leur unique ambition. Aller chercher ailleurs qu'en eux-mêmes l'élan existentiel. Ils n'existent qu'en fonction de ce qui les nie, pauvres coquilles d'une mer qui les dessèche et les blanchit.

Mais je livre en vrac des réflexions qui auraient dû suivre une lecture attentive de nos essayistes. J'ai parlé de Taché qui n'est pas à proprement parler un penseur. C'est tout juste un chroniqueur qui fréquentait les diables, armé du petit catéchisme. Je voulais décrire une maladie de l'âme qui était le lot de toute l'intelligentsia canadienne-française. Un Edmond de Nevers, qui en souffrit, demeure exemplaire. Il a connu les débuts de la Confédération canadienne. C'est l'Europe où il vécut et écrivit qui féconda son esprit rongé par le doute. Cet esprit, qui ne jouissait pas du privilège de la foi, a pourtant défendu les valeurs chrétiennes. Il lui semblait, comme à bien d'autres, que notre survie dépendait justement de la vitalité de notre foi et de notre langue, phénomènes consanguins. À juste titre, il glorifie notre passé et se montre plutôt optimiste en raison même des leçons

qu'il en tire. Il s'attache à étudier le problème de notre avenir. Mais pourquoi notre avenir serait-il problématique ? Parce que, selon lui, nous ne songeons point à le préparer, parce que trop souvent des luttes partisans nous affaiblissent. Il craignait que les jeux du Parlement, que la pauvreté intellectuelle et l'absence d'un sain patriotisme ne détournassent ses contemporains de la marche vers le progrès. S'il craint l'esprit américain, alors tout entier tourné vers le bien-être matériel, il ne soupçonne pas que l'exil des Canadiens français aux États-Unis sera néfaste. Pour lui, notre peuple devait se répandre à travers le continent. Sa pensée est foncièrement messianique ; et, en cela, elle est typiquement canadienne-française. À notre façon, nous aurons été des Juifs, mais avec la puissance en moins. Nous prêchions la croisade, mais nous n'étions pas armés, et nous avons perdu. Mais, à cette époque, la faillite confédérative n'était pas consommée, l'emprise américaine à peine menaçante, et nous missions sur notre dynamisme spirituel qui, pourtant, n'était pas des plus vigoureux. De Nevers comptait trop sur notre jeunesse : trop éprouvée, la jeunesse mourrait rapidement. Ainsi, de nos minorités, nous n'entendons plus que quelques faibles lamentations.

Il lui arrivait de bien définir une politique de salut national : « Nous avons à rassembler et à consolider les

éléments de tout un peuple, qui tendent à se disperser. » Mais il n'en tire pas toutes les conséquences, et continue de penser que notre dispersion à travers le continent est une source de vie. C'est en fait aux élites qu'il demande de se rassembler et d'œuvrer dans le sens de notre avenir. Mais la démocratie parlementaire, loin de nous être bénéfique comme le croient encore les esprits libéraux, divisait nos forces. Nos maîtres n'usaient que des procédés dont ils connaissaient bien l'efficacité. Dupes, nous l'aurons longtemps été, jusqu'au moment où l'évidence du mal nous aura aveuglés. Nous découvrons aujourd'hui que, colonisés, nous le sommes par tout le monde et de toutes parts. Quand de Nevers envisage l'indépendance du Québec, c'est pour repousser cette perspective avec horreur ; car c'était déjà beaucoup, à ses yeux, que le Canada constitue une unité juridique et il ne sentait pas qu'elle reposait sur des bases bien fragiles. À peine entrevoit-il l'indépendance de ce nouveau Canada dont il se demande si, un jour, il quittera le giron britannique.

Pour tout dire, la pensée d'Edmond de Nevers, qui était résolument nationaliste et fortement teintée de messianisme, ne faisait que cristalliser une attitude qui devait paraître exemplaire puisqu'elle faisait appel à la lutte et à l'unité. Mais elle ne remettait en question ni les bases sur lesquelles nous fondions notre exis-

tence ni l'ordre politique qui avait été récemment institué. Pensée énergique sans doute, mais guère révolutionnaire. Elle ne rompait aucun lien, cherchant lucidement des solutions modérées dont personne n'eut à souffrir. Mais, telle qu'elle était, elle enseignait au moins une vertu : la volonté de durer, cette volonté que le chanoine Groulx devait, par la suite, tendre comme un arc.

Je dois préciser tout de suite, par respect pour la vérité, qu'étant incroyant je répugne à embrasser une cause sous prétexte qu'elle est socialement rentable. Cette réserve faite, je dirai que, si je ne suis pas plus hostile que favorable à la religion catholique qui est celle du chanoine Groulx, je le considère comme l'un des penseurs les plus lucides et les plus représentatifs du Canada français. Chez lui, la préoccupation nationale perd son caractère messianique, quoi qu'on en ait, pour se fonder sur la réalité économique-sociale en même temps que sur l'ordre chrétien. Qu'il s'appuie sur les principes de l'Église, rien d'étonnant à cela puisque après tout il fait non seulement partie de l'Église mais il en est l'un des ministres. Voyons plutôt de quelle pensée nationale il s'agit, en écartant de notre esprit les préjugés que ses adversaires sont parvenus à enraciner dans les générations actuelles. D'abord ce nationalisme n'a rien du racisme ; dans *Directives*, on trouve maintes précisions à ce sujet.

Quand le chanoine Groulx parle du salut national, il n'entend jamais par là le refus des autres, en l'occurrence les Canadiens anglais et les Américains : « Pour qu'il fût légitime et possible de se limiter au national, il faudrait que le national eût le privilège de contenir tout le bien humain. » Et de démontrer que chaque nation ne se survit qu'en puisant hors d'elle-même ce qui lui manque. Alors, faut-il, sous prétexte que l'isolement est étouffant, se laisser gober par autrui ? Voici ce qu'il en conclut : « S'approprier, s'assimiler toute la portion possible de la vérité humaine, de la beauté humaine, tout en restant soi-même en son fond. En d'autres termes : assimiler sans être assimilé, convertir le bien des autres en sang et nourriture. » Comme on le voit, sa pensée, bien qu'elle s'inspire de l'idée nationale, tient plus de l'humanisme que du racisme. Mais avant même que de songer à cultiver des plantes étrangères, il faudrait s'assurer, en toute logique, qu'on a sous les pieds un sol à cultiver. On peut dire que le nationalisme d'un peuple dominé est sain, et on peut alors le définir comme une réaction de l'organisme contre des corps étrangers. C'est pourquoi le chanoine insistait sur cette vérité première que certains esprits ne trouvent pas évidente, à savoir qu'« il faut être d'abord ». Cet impératif est encore mis en doute par des libéraux qui ne craignent rien tant que l'affirma-

tion de soi. Ils ne vivent que par procuration ; il leur faut, pour brouter, la caution du berger, pour ouvrir la bouche, mimer le maître. Personne mieux que le chanoine n'a dénoncé les maux dont nous souffrons — et les dénonciations balourdes d'un Jean Lemoyne paraissent ridicules quand on les compare aux siennes. Montrant que la cause de notre décadence nationale résidait principalement dans l'état de prolétarisation où nous plongeait la dictature économique anglo-américaine, il annonçait ses conséquences plus ou moins lointaines, parmi lesquelles il y avait l'anglicisation du peuple et même des élites, l'anglomanie scolaire, l'asservissement du pouvoir politique. Contre cela, il propose « non pas un simple redressement, mais un renversement de situation ». Il ajoutait ceci qui est capital, et qui constitue le nœud de notre préoccupation actuelle : « À tout prix, il nous faut changer notre rôle de domestiques pour celui de maîtres. » Je retiens donc ces deux propositions : être d'abord et changer notre rôle de domestiques pour celui de maîtres. C'est là le principe de notre avenir. Et on n'en peut sortir. Le chanoine Groulx, au lieu de miser sur la seule survivance, préconise un vouloir-vivre fondé sur un pouvoir-vivre. En cela, il est à l'origine de la pensée québécoise.

Des gens ont dit, après lui, que le mal était en nous et pas ailleurs. Et

après ? S'il est en nous, il ne peut l'être entièrement, et le fait même qu'il y pourrit indique bien, ce me semble, que certaines conditions extérieures l'y ont maintenu. Ce qui importe, ils l'oublient facilement, c'est de guérir. Or, un malade n'accepte de guérir qu'à la condition d'entrevoir hors de sa maladie une possibilité d'existence. Guérir pour mourir, à quoi bon ? Tout désir d'existence suppose un pouvoir, une prise directe sur le réel ; et c'est ce qui nous est refusé. J'espère qu'on n'exigera pas les preuves de ce que je dis. L'impossibilité quasi absolue où nous nous trouvons de nous réaliser sans renier une part de nous-même aussi vitale, aussi profondément complexe que la langue, suffit à illustrer la dépossession dont nous prétendons souffrir.

Il est arrivé qu'on se méprenne sur l'origine de cette dépossession. Il faut citer l'exemple de l'article de Jean Lemoyne sur Saint-Denys-Garneau (*Convergences*). Pareil aveuglement étonne. En fait, Lemoyne réfléchit comme un pauvre qui, ne comprenant pas le système en fonction duquel sa pauvreté existe, s'en prend à son semblable, aussi pauvre que lui. Après avoir dit que Saint-Denys-Garneau a été victime, il essaie de prouver que tout son drame tient dans un dualisme religieux, dont je ne songe pas ici à nier l'existence, mais qui me paraît une explication fort courte de notre aliéna-

tion. Plus loin, Lemoyne précise même que le poète considérait le nationalisme comme « un usurpateur de primauté », et se voulait « humain », comme si toute participation à l'universel ne reposait pas sur la personnalisation de l'individuel. Ainsi, parce qu'une déformation morale et psychologique entrave notre plein épanouissement, disparaît la situation réelle et concrète qui était celle de Saint-Denys-Garneau, et voilà que le poète n'est plus qu'un ange qui ne ressemble en rien aux habitants de cette terre pour qui il n'a que de dédaigneux égards.

Il ne faudrait pas, sombrant dans la réflexion abstraite, négliger les maladies religieuses et psychologiques qui ont rongé notre âme. Mais quand on a des poux, oublie-t-on de se nourrir ? Parce qu'il n'a su passer d'une aliénation particulière à une vision totale de notre situation, Lemoyne finit par fausser le sens de la réalité qu'il prétend étudier. Sa pensée plaît surtout à ceux qui, craignant d'affronter la totalité de notre expérience, préfèrent n'en saisir que l'aspect le plus individuel, ce qui leur évite de remettre en question notre existence collective.

Pierre Vadeboncœur, dans *la Ligne du risque*, s'il critique les maux dont nous sommes directement responsables, soit par lâcheté, soit par ignorance, a adopté, en ce qui concerne notre situa-

tion, une attitude beaucoup plus sensible aux faits et à la passion que ceux-ci provoquent. Pour lui, l'expérience intérieure passe par celle de notre libre expression politique et sociale. Sa pensée, ne répudiant pas le souci national, débouche sur une vision d'avenir avec laquelle je me suis senti d'emblée solidaire. Contrairement à Jean Lemoyne qui substitue au dualisme religieux un dualisme particulier - universel, Pierre Vadeboncœur pense que notre faiblesse d'existence s'explique par des causes précises, puisque : « Depuis la Confédération, nous avons pratiqué, jusqu'à un certain point, une politique de vaincus, peu créatrice faute de moyens de l'être. Le statu quo nous garantissant l'« essentiel », il nous fallait faire une politique statique, il ne fallait pas trop déranger le voisin, il fallait gagner du temps, passer d'un siècle à l'autre par tacite reconduction, continuer d'exister par une sorte de convention de fait. Nous n'avons jamais eu bien en mains notre destin. » Et plus loin, ceci qui est le langage du chanoine Groulx et le nôtre, constat établi et repris par trois générations : « C'est à la Conquête qu'il faut attribuer notre situation précaire, mais c'est à l'échec de la Rébellion qu'il faut faire remonter notre étrange carrière d'impuissance politique acceptée et de démission de l'esprit de liberté. On en accuse d'ordinaire la Confédération, mais la loi de 1867 ne fut qu'un

épisode, lequel, à cet égard, nous fut d'ailleurs plutôt funeste. C'est en 1837 qu'on nous a rompus, non pas tant par une victoire militaire que dans notre pensée. »

On peut conclure de ce que je viens de dire que la pensée canadienne-française n'a, en vérité, rien inventé, qu'elle n'a été qu'une réflexion sur notre existence collective et qu'elle débouche sur le monde des actes, pour qu'enfin elle puisse se renier et renaître. Se renier pour se dépasser, car elle n'est rien de plus qu'un profond appel à une épreuve historique qui sera le signe de sa fin. Alors naîtra ce qu'on pourra appeler la pensée québécoise. Elle accompagnera notre libération. Nous en définissons maladroitement les formes, nous l'annonçons. Parlant du temps racinien, Pierre Trottier évoque notre fameuse survivance, car, à ses yeux, le temps qui est la dimension racinienne par excellence est aussi la nôtre puisque nous avons été dépossédés de l'espace. On n'est vraiment soi-même, dit Trottier, qu'en rapport avec les autres. C'est justement ce rapport avec autrui qui est en cause. Rapport faussé, rapport maître-domestique. Aucune réflexion sur nous-mêmes ne serait valide si elle ne tenait compte de cette donnée fondamentale. Nous survivions en nous excusant de vivre auprès de ceux qui nous

dominaient et qui nous dominent de moins en moins facilement, puisque, refusant de survivre, nous manifestons une étrange volonté de puissance, qui n'est que l'expression de toute volonté d'existence. Pour vivre, il nous en faut le pouvoir, et il est d'ores et déjà assuré que nous le prendrons, cela dut-il nous coûter très cher. Existe-t-il une liberté, une existence, qui se soit affirmée dans le confort ? Des choses seront dérangées. Il y aura un grand dérangement, mais cette fois, si nous en étions les victimes, ce serait pour en avoir été l'origine. On pourra alors parler d'une pensée québécoise, comme on pourra parler du Québécois. Elle sera le témoin d'une aventure qui commence à nous transformer. Nous ne savons pas encore ce que nous deviendrons, mais il est certain que nous serons différents de ce que nous sommes, tout en conservant ce qui nous est propre. C'est ainsi que le slogan de la survivance n'aura pas été inutile. Mais survivre nous aura culturellement épuisés, comme l'a si bien montré Hubert Aquin qui, avec Jacques Brault, est l'un de ceux qui ont esquissé le portrait de l'homme québécois d'avant la révolution qui s'amorce ici. La distance entre ce que nous serons et ce que nous penserons sera abolie, puisque notre vision procédera de notre existence pour s'accorder avec elle.

ANDRÉ MAJOR